

**Projet de recherche pour une bourse post-doctorale Fernand Braudel *incoming***

Labex Hastec – « Savoirs scientifiques, savoirs religieux, savoirs sociaux »/ GSRL

**Diana Napoli**

**Michel de Certeau : passé, présent et fiction autour du *Moïse* de Freud**

Ce projet est une lecture, par le biais de Michel de Certeau notamment (et de Derrida en second lieu), du *Moïse* freudien<sup>1</sup>, dans le but de détecter, dans ce texte apparemment marginal du maître de la psychanalyse, les conditions de pensabilité à la fois de la pratique historiographique et d'un concept d'archive susceptible de réarticuler la relation entre présent, passé et avenir. Précisément, nous verrons que la lecture de Certeau du *Moïse* s'avère la lecture la plus radicale concernant la possibilité d'une «impression» (et, au sens derridien, du geste d'archiver impliquant une ouverture sur l'avenir) capable, au travers d'une écriture symbolisant l'absence, de signifier le présent.

A' l'arrière-plan de cette recherche il y a la relation entre Certeau et le père de la psychanalyse, une relation qui émerge de manière éclatante dans la dernière partie de *L'écriture de l'histoire*<sup>2</sup> où Certeau, déplacé, comme il l'avoue, de la lecture du *Moïse* freudien, s'engage quand même dans un corps à corps avec l'écriture freudienne. Son but est de réfléchir, à travers l'œuvre de Freud, et notamment à travers la comédie de l'identité que le *Moïse* met en scène, à l'origine de l'écriture historiographique et à la signification ontologique du geste scripturaire - un geste que Certeau envisageait, sous l'angle historiographique, à la genèse de toute production de l'identité et du corps du savoir.

Certeau, s'appuyant à *L'homme Moïse et la religion monothéiste* mais aussi à « Une névrose démonique au XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>3</sup>, analyse, dans des pages admirables, les éléments qui articulent l'historiographie en son origine. D'une part le sujet, un sujet clivé et pris dans une division constituante (la division essentielle de son identité) que l'obsession de scientificité a expulsé de tout discours disciplinaire ; d'autre part l'écriture elle-même, un acte scripturaire dont la pratique soigne (et témoigne de) la blessure qui la fait naître (le manque, l'autre, l'absence). Autrement dit, Certeau, en réfléchissant à l'histoire, met en scène la relation que le sujet entretient avec sa propre mort, dans le cadre d'une scène scripturaire où s'affrontent la

---

<sup>1</sup> Sigmund FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, trad. de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard (coll. Folio Essais), 1993.

<sup>2</sup> Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2002.

<sup>3</sup> Sigmund FREUD, « Une névrose démoniaque au XVII<sup>e</sup> siècle », écrit en 1922 (in Sigmund FREUD, *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, « coll. Idées », 1971, p. 211-251).

mort et son fantôme, (le *quiproquo* de la mort qui répète l'événement en l'effaçant) en composant une comédie de l'identité qui devient l'enjeu de toute pratique d'écriture.

Or, l'intérêt que je porte à Certeau et à sa propre lecture de Freud s'insère dans une plus large interrogation sur le présent et sa temporalité. Dans notre tournant « présentiste » la figure de la mort prend une veste toujours plus forclosée, appréhendée et exorcisée comme elle l'est dans la forme nostalgique de l'archive perpétuelle et du souvenir commémoratif<sup>4</sup> ; qui plus est, dans ce temps où les repères de l'histoire et d'un « cours du monde » capable de l'abriter<sup>5</sup> font défaut, une question surgit : l'écriture est-elle encore, comme l'écrivait Certeau, le performatif d'une identité et, en même temps, le symptôme de sa blessure ? La fêlure qui, d'après Certeau, était organisatrice d'un présent (sa limite et sa frontière), joue-t-elle encore ce rôle en faisant de l'écriture un processus qui renvoie toujours à soi, véritable et unique référent de la construction moderne du savoir ?

Le discours de Certeau se modelait sur sa version du « retour à Freud » – nous nous rappelons qu'il avait été co-fondateur, avec Lacan, de l'École freudienne de Paris. Certeau, bien conscient de la présence traditionnelle de Freud à l'intérieur du discours historiographique, comprenait aussi bien qu'il s'agissait d'une présence opératoire, dans ce sens qu'en général dans les sciences humaines le recours à Freud était prévu là où le « savoir » avait besoin d'avouer son ignorance. Par contre, Freud devient pour Certeau le lieu à partir duquel enquêter sur le savoir lui-même et sur sa constitution par le biais de l'écriture : qu'est-ce que le savoir, avant qu'il se transforme en discipline autorisée ? Comment fonctionne l'écriture avant qu'elle devienne un discours autorisé ? Pour essayer de répondre à ces questions, la lecture du *Moïse* freudien est centrale : bien que Freud se plaisait à le qualifier de « roman », ce texte s'avère essentiel afin de comprendre la relation entre écriture, constitution du savoir et pouvoir (comme l'a remarqué Jacques Derrida) de l'archive (de la loi et de l'origine) dans notre société<sup>6</sup>.

Essentiel à ce travail, c'est une analyse concernant la présence de la mort dans l'œuvre de Certeau, en découpant la place qu'elle y occupe. La production de cet historien jésuite tourne autour de la question de la mort qui est emblématisée par le tombeau vide de Jésus, un

---

<sup>4</sup> L'ouvrage de référence est François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.

<sup>5</sup> Walter BENJAMIN, « Le conteur : réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov », in Id., *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, « coll. Folio », 2000, p. 114-151.

<sup>6</sup> Jacques DERRIDA, *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995.

vide qui fait naître, en sa substitution, le corps scripturaire qui est le savoir de l'Occident<sup>7</sup>. Louis Marin y a bien réfléchi alors qu'il analyse comment le discours narratif sur le tombeau vide présent dans l'Évangile fait advenir l'événement de parole, en ouvrant l'espace pour l'ordre symbolique du discours<sup>8</sup>. Sans doute cet événement peut être tenu comme le point de départ de la construction du corps que nous appelons « savoir » et qui fait la palinodie conceptuelle de notre histoire. Il est aussi l'origine de toute production de corps en forme d'écriture et, autrement dit, de toute écriture qui forme, en conquérant l'espace et en expulsant l'ignorance, le corps de notre histoire (une écriture donc conquérante et qui affiche toute son potentiel à l'âge moderne alors qu'elle fait de l'Amérique le corps scripturaire historié des fantômes de l'Occident moderne). Pourtant, dans sa multiplicité d'apparitions, la mort s'avère le véritable fantôme de l'écriture de Certeau et, d'une certaine manière, le véritable sujet de toute son enquête. C'est toujours la disparition qui donne lieu à la transformation de l'acte de la parole en geste scripturaire : la disparition du corps, de l'origine, de Dieu – autant de disparitions que des commencements dans le déroulement de l'histoire. Les observations les plus perspicaces à ce propos ont été développées par Certeau dans le cadre de son analyse de la mystique : la disparition, au seuil de la modernité, du locuteur qui est Dieu, de la correspondance entre la parole comme signe et son référent, la disparition du sujet comme dépositaire de l'acte de parole, donnent lieu à la modernité et à sa rumeur d'arrière-plan qui est la mystique<sup>9</sup>.

Cette réflexion sur la présence de la mort dans l'œuvre certelienne (et de l'écriture comme système symbolique qui essaie de tromper la mort en mettant en scène une comédie de l'identité, un déroutant *quiproquo*), nous permet de revenir au présent. Elle nous donne la chance d'interroger la place y occupée par la mort, sorte de principe « archiviologique », véritable *Mal d'archive*<sup>10</sup> qui, modelé sur les éléments structurant le « texte–palimpseste » qui est le *Moïse* freudien, nous redonne la structure du présent lui-même. L'historiographie a-t-elle encore un mot à dire sur cette scène ? Y a-t-il encore un sens à ce qu'elle franchisse le seuil de cette scène du présent qui, s'habillant de nostalgie face à elle-même, se concevant comme déjà passée et en reproduisant par rapport à soi le *fort/da* est plutôt une mise en scène ?

---

<sup>7</sup> Voir Michel de CERTEAU, « Histoires des corps » (Entretien avec Georges Vigarello), *Esprit*, fév. 1982, p. 179-185 ; Id, *L'invention du quotidien*, [nouv. éd], Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais », 1990, notamment p. 195-224 (« L'économie scripturaire ») et 276-287 (« Écrire l'innommable »).

<sup>8</sup> Louis MARIN, « Du corps au texte », in Id, *De la représentation*, Paris, EHESS, p. 123-136.

<sup>9</sup> Nous renvoyons au véritable chef-d'œuvre de Certeau : Michel de CERTEAU, *La Fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982.

<sup>10</sup> Jacques DERRIDA, *Mal d'archive*, *op. cit.*